Monsieur Lamontagne

de la part de l'auteur

Collineau

C. II. 5
19

UN MOT
SUR LES ROMANS

ENVISAGÉS

SOUS LE RAPPORT MÉDICAL,

PAR M. DELENDA.

RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE, LE 22 JANVIER 1856,

Par M. COLLINEAU.

A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
RUE HAUTEFEUILLE, 19.

1856.

EXTRAIT

DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

1855, tome XXI.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

UN MOT SUR LES ROMANS

ENVISAGÉS

SOUS LE RAPPORT MÉDICAL.

Homo sum : humani nihil à me alienum puto (1).

Si quelqu'un peut s'appliquer dans toute son acception ce vers de Térence, c'est le médecin dont la vie tout entière se passe à donner des soins et des conseils, et qui, soumis pour sa part à toutes les misères humaines, doit encore combattre, détruire ou calmer celles d'autrui. Rien de ce qui tient à l'humanité ne lui est donc étranger, et, soit par penchant, soit par devoir, soit par métier ou par habitude, si l'on veut, il a toujours le désir, sinon la possibilité, d'adoucir ou d'apaiser le mal partout où il le trouve. Il y a cependant des choses qui tiennent plus ou moins immédiatement à sa profession,

(1) Je suis homme ; rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger. (*Heautontimorumenos*, scène 1re.)

et d'autres qui, pour le public, paraissent tellement éloignées de ses études et de ses occupations habituellement si sérieuses, qu'on est obligé d'y réfléchir avant d'apercevoir par quel point elles s'y rattachent : telle est la question dont M. Delenda vient nous occuper dans le mémoire dont vous m'avez, messieurs, chargé de vous rendre compte,

Et, en effet, quel rapport y a-t-il entre les romans et les maladies ? Ne semble-t-il pas que ce soit une question littéraire plutôt que médicale ? Cependant, avec un peu de bonne volonté et en s'aidant de la pensée de Térence, on peut faire admettre, dans les principes de l'hygiène, à peu près tout ce qui se rapporte à l'homme, car si le physique nous manque, on peut s'adresser au moral : d'ailleurs M. Delenda nous y invite par son épigraphe que voici :

« Repoussez cette littérature énervante, tour à tour grossière et raffinée, qui se complaît dans les misères de la nature humaine, qui caresse toutes nos faiblesses, qui fait la cour aux sens et à l'imagination au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée (1). »

Si M. Cousin, dans ces phrases, s'adressait à quelque ouvrage en particulier, ou si en écrivant il avait en vue quelques mauvais livres qu'il ne désigne pas, nous comprendrions sans doute son anathème, et nous partagerions son opinion, car nous faisons le plus grand cas de ses idées et de son style ; mais il s'adresse à toute une littérature et nous n'en connaissons pas qui mérite une proscription aussi générale et aussi absolue.

Est-ce aux romans que cela s'adresse ? Mais il y en a de toutes sortes. Leur lecture est-elle toujours énervante ? tour à tour grossière et raffinée ? L'auteur se complaît-il toujours dans la peinture des misères humaines ? Ne s'arrête-t-il jamais à ces jours de bonheur que la nature nous accorde quelquefois, comme à regret peut-être, mais qui du moins servent de contre-poids aux déceptions de la vie et de but à nos espérances ?

(1) Victor Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, p. 7.

Si, en effet, il existe une littérature qui caresse toutes nos faiblesses, qui fasse la cour aux sens et à l'imagination, au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée, nous la repoussons sans la connaître, car nous ne comprenons pas que l'on puisse toujours faire la cour aux sens et à l'imagination sans jamais parler à l'âme et sans élever quelquefois la pensée, ne fût-ce que par indignation, par le juste retour du sentiment de la dignité humaine que l'on veut dégrader.

Assurément M. Cousin, en parlant comme il l'a fait, avait en vue quelques mauvais ouvrages qu'il n'a pas voulu signaler; autrement il n'aurait vu les choses que par le mauvais côté, ce qui n'est pas un moyen de nous les présenter fidèlement, comme il est si capable de le faire. Il ne proscrirait pas, en quelques traits de plume, toute une littérature qui, malgré des défauts et même quelques vices, nous représente au naturel la vie dans toutes ses conditions, nous fait la peinture des mœurs et nous offre, dans des tableaux historiques, quelques portraits aussi ressemblants et plus saisissants que dans l'histoire.

Nous ne sommes pas philosophe, et, pour le moment, nous laisserions volontiers la littérature accusée se débattre avec la philosophie et s'en tirer comme elle pourra ; mais nous craignons bien que quelques motifs ne nous engagent malgré nous dans la discussion. Ainsi, d'un côté, M. Laurentie prétend qu'avec nos soixante mille écoles nous avons fait que tout le monde puisse lire en France ; mais que lit-on ? des romans, et quels romans (1) ! »

D'un autre côté M. Droz « veut qu'il appartienne à la médecine de seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes (2). »

Enfin vient M. Joseph de Maistre qui dit *excellemment* suivant notre auteur : « Les vices moraux peuvent augmenter le nombre et l'intensité des maladies jusqu'à un point qu'il est impossible d'assigner ; et réciproquement le hideux empire

(1) *De l'étude et de l'enseignement des lettres*, 2e édit., p. 22.
(2) *De la philosophie morale*.

du mal physique peut être resserré par la vertu jusqu'à des bornes qu'il est impossible de fixer (1). »

Ainsi malgré notre envie de nous abstenir, nous voilà forcé de répondre à cet appel honorable : de seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes. Nous nous en acquitterons maintenant par droit et par devoir.

Nous commencerons donc par dire à M. Laurentie que les soixante mille écoles établies en France afin que tout le monde puisse lire, sont, à notre avis, une amélioration incontestable, puisque rien n'est pire que l'ignorance. Que si l'on blâme la lecture des mauvais romans, c'est qu'apparemment il y en a de bons qu'il faudrait lire de préférence ; que si l'on peut se tromper dans le choix dont il s'agit, il faut que des hommes instruits et moraux se donnent ou reçoivent la mission d'indiquer aux chefs de famille les livres qu'il faut adopter et ceux qu'il faut exclure.

Nous remercierons M. Droz. Leur penchant, leur droit et les devoirs de leur profession, ont toujours porté les médecins à seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes.

Enfin, nous répondrons à M. de Maistre que les médecins, et leurs livres en font foi, n'ont jamais ignoré l'influence des affections de l'âme dans la production des maladies, et la puissance de la vertu dans la répression du vice.

Quant au travail de M. Delenda qui s'appuie sur des autorités si respectables, il est écrit tout entier dans ce sens, que les romans, et surtout ceux qui forment les feuilletons de nos journaux, sont de la littérature énervante. Cependant il ne proscrit pas tout, il en connaît, dit-il, qui méritent la sympathie des hommes bien élevés, et qu'il estime jusqu'à les méditer : ce qui ne nous surprend pas puisqu'il y a du choix en toutes choses. Du reste nous allons le laisser parler lui-même.

« Durant la belle saison, je suis allé, en 1852, à Dunkerque pour prendre les bains. Pour passer le temps, je demandai

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

à un cabinet les œuvres de bien des auteurs célèbres, et j'ai reçu des réponses négatives. Tous les rayons, hélas ! de ce salon soi-disant littéraire, étaient criminellement remplis de productions littéraires infernales des romanciers. Tout le monde connaît les bénéfices des libraires qui vendent des romans à quatre sous la livraison. Personne n'ignore l'avidité des lecteurs du feuilleton-roman. Cette découverte *diabolique* et profondément perverse..... etc. » et plus loin : « Sur cent romans, on en trouve à peine un qui ne révolte pas la conscience non blasée. En d'autres termes le mot *roman* est, suivant moi, synonyme ou à peu près de livre blâmable. »

En voilà sans doute plus qu'il ne faut pour faire connaître les opinions antiromanesques de M. Delenda. Tout son ouvrage est écrit dans cet esprit et de ce style : nous n'en citerons plus rien. M. Delenda est Grec, et, à ce qu'il paraît, établi à Santorin ; mais il semble, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, bien connaître la langue et les auteurs français.

Il prétend avoir fait des expériences, non *in anima vili*, mais sur des liseuses de romans, et avoir observé que leur pouls battait plus vite pendant la lecture de passages qui *caressaient leur faiblesse et faisaient la cour à leurs sens.*

Nous ne savons pas si nos sensibles compatriotes voudraient se prêter à de pareilles investigations, mais certainement, malgré notre âge, qui est le triple de celui de M. Delenda, nous n'oserions pas les leur proposer.

N'allons pas plus loin, restons dans ce que la question peut avoir de moral et d'hygiénique, et pour nous excuser de n'avoir pas répondu à tout cela en quelques lignes, comme tout le monde peut le faire, rappelons que M. Delenda écrit sous l'inspiration d'hommes pleins de savoir, d'éloquence et de moralité ; d'esprits philosophiques, dont les travaux ont mérité toute la confiance de la génération actuelle, et dont en quelque sorte les pensées sont des lois.

Toutefois, il y a certainement de l'exagération dans les idées de M. Delenda et des hommes éminents qu'il a cités ; car, bien que la plume soit une arme courtoise, dans ce sens qu'elle ne produit pas de solution de continuité, on

n'est pas fâché de frapper un peu fort lorsqu'on la tient à la main.

D'un autre côté, ces messieurs ont-ils tout à fait tort ? Nous ne le croyons pas, et, sans parler exclusivement des romans, les écrits pernicieux dans tous les genres ne sont-ils pas innombrables, et l'exercice intellectuel qu'ils sollicitent, les écarts de sens commun qu'ils déterminent depuis longues années, ne mériteraient-ils pas l'attention des médecins s'ils ne s'en étaient pas déjà très sérieusement occupés ?

L'amour exagéré de la lecture présente en lui-même, et en général, un inconvénient très notable pour les personnes qui doivent se livrer à des travaux de détails incessants ; c'est de leur faire perdre leur temps et de leur faire négliger des affaires quelquefois importantes. En second lieu, comme le dit très bien M. Cousin, il caresse nos faiblesses, il alimente nos passions dans ce sens que, parmi toutes les lectures, nous choisissons toujours celle qui s'accorde avec nos goûts, nos penchants ; et Dieu sait si en politique, en religion, en sentiment des devoirs, ces penchants sont toujours d'accord avec le bon sens ou la raison ! Enfin, la lecture des romans, quand même ils ne seraient pas immoraux et licencieux, a toujours l'inconvénient de placer l'esprit du lecteur dans un monde imaginaire, d'autant plus éloigné de la réalité, que la pensée de l'auteur est plus active, plus féconde, et que son style soutient le paradoxe avec plus de charmes ; oserons-nous, sous ce rapport, citer J.-J. Rousseau, dont les écrits ont exercé une influence si notable et souvent si fâcheuse sur la jeunesse de son époque, influence qui se fait sentir encore.

Ce n'est donc pas sans raison que les philosophes, les moralistes et les médecins, redoutent l'amour exagéré de la lecture lorsqu'il agit sans choix, sans discernement, sans direction convenable.

Il en est de même de toutes les préoccupations intellectuelles excessives, de tout ce qui peut arrêter trop longtemps, trop fortement et trop exclusivement la pensée :

Pascal et Malebranche en sont des exemples fameux ; et nous pourrions en citer beaucoup d'autres, car les hommes qui, par l'amour excessif de l'étude, ont perdu la santé, et même quelques doses de sens commun, ne sont pas rares. Ne dépassons donc pas, chacun dans notre position, les bornes que la raison a posées. *Corruptio optimi pessima.* Il n'y a pas de corruption pire que celle des meilleures choses.

La terre qui produit notre nourriture, et des fruits délicieux, produit aussi des poisons subtils ; apprenons à choisir ; faisons tourner à notre profit ce que la précipitation ou l'ignorance rendrait dangereux ou funeste ; les médecins qui combattent les maladies au moyen des substances les plus vénéneuses sont les premiers à nous en donner l'exemple, et à en fixer les doses.

Comme le corps, il faut que l'esprit s'exerce, il faut qu'il travaille. Que parmi ses produits il y en ait d'insipides, d'inutiles, de dangereux, c'est dans la nature de toutes les choses de ce monde, les romans ne s'en écartent pas.

Le romancier ne doit pas avoir pour but une instruction solide et profonde. Il doit en général s'abstenir de traiter et même d'aborder sérieusement des sujets religieux et politiques. Il faut qu'il plaise, qu'il intéresse ; il faut que son travail, en occupant agréablement la pensée, soit un délassement pour l'esprit : c'est son rôle. Que peut-il faire de mieux, que de peindre les actes de la vie, les sentiments, les caractères et les mœurs ? Si quelque pensée philosophique ou morale tombe sans prétention de sa plume, tant mieux ! elle pourra porter ses fruits tout aussi bien et mieux peut-être que si elle était placée dans un travail didactique ou spécial. C'est alors qu'on pourra dire avec Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci (1).

Et en effet, lorsque dans ce genre de littérature on réunit l'utile et l'agréable, que laisse-t-on à désirer ? Les anciens

(1) Horace, *De arte poetica*, v. 343.

ne le connaissaient pas, en étaient-ils meilleurs et plus heureux?

On veut que l'éducation se répande, et l'on a raison ; mais l'instruction a ses degrés. Celui qui ne sait que lire et écrire n'est encore parvenu qu'aux premières limites du champ de la science ; que faudra-t-il donc qu'il lise ? Si les lectures ne s'accordent pas avec son âge, son sexe, son goût, il ne lira rien, si ce n'est l'*Almanach de Liége* et le *Messager boiteux*.

Il en est de la nourriture de l'esprit comme de celle du corps ; il y a des gens qui sont gravement incommodés par des aliments dont font usage des populations nombreuses : le riz, par exemple, et le fromage. D'autres qui n'ont d'appétit que pour les aliments les plus grossiers, ou les substances les plus dégoûtantes, et qui n'en sont pas incommodés.

Il y a des sujets d'ailleurs très convenables et très moraux qui déplaisent à certains esprits, au point qu'ils ne veulent pas même en entendre parler.

L'âge, le sexe, les habitudes, l'éducation, exercent la plus grande influence sur les goûts littéraires. Ce n'est pas en heurtant de front ces goûts, ces inclinations, que l'on peut parvenir à les modifier ou à les changer ; il faut quelquefois présenter les idées sous des formes diverses, avant d'en venir à celle qu'il convient de faire adopter. Sous ce rapport, les romans ne sont pas aussi inutiles ni même aussi dangereux qu'on le pense, surtout lorsque l'auteur les donne pour ce qu'ils sont, et qu'il ne s'écarte pas des bornes d'une littérature légère. *Ridentem dicere verum, quid vetat* (1) ? Ne peut-on pas dire la vérité en riant ? Le badinage exclut-il la vraisemblance ?

La distraction allége la souffrance, et tous les médecins savent que pendant la veille ou la journée, et surtout lorsqu'il lui est possible de se livrer à quelque exercice du corps ou au travail, le malade souffre moins. Il est donc du devoir d'un médecin éclairé de conseiller des lectures attachantes ou gaies, qui, en occupant l'esprit, diminuent le

(1) Horace, *De arte poetica*.

sentiment de la douleur ou du malaise, et d'indiquer particulièrement celles qui tendent à combattre les causes de certaines maladies nerveuses et mentales. C'est une tâche délicate sans doute, mais qui n'est pas au-dessus des forces d'un homme lettré et intelligent. Du reste, sur ce point chacun doit consulter ses dispositions et ses goûts. Il y a des gens, d'un esprit trop positif, pour lesquels l'histoire ne met sous les yeux que des crimes et des atrocités; et en effet, sans citer d'autres exemples, ne faut-il point passer devant Tibère, Caligula, Claude et Néron, pour arriver à Titus ?

M. Delenda s'adresse particulièrement aux femmes, et ne manque pas d'attribuer à la lecture des romans certaines maladies, moins communes chez les hommes, et que, par convenance, nous ne voulons pas nommer dans ce rapport, qui, à notre avis, doit être littéraire en même temps que scientifique.

Sous plusieurs rapports, mais surtout en ce qui touche au sort et au caractère des femmes, nous sommes loin de partager les opinions de notre confrère. Les femmes ont des défauts, sans doute, puisqu'elles sont la moitié du genre humain; mais n'ont-elles pas aussi une large part des chagrins de la vie, et n'est-ce pas à nous de supporter ces défauts, qui tous ne nous sont pas étrangers, avec l'indulgence que réclame leur position sociale ainsi que leurs qualités incontestables, ce qui du reste n'est qu'une justice si nous faisons un retour sur nous-mêmes ?

Elles sont organisées comme nous, et à diverses époques de leur vie cette organisation agit comme la nôtre et détermine des séries d'idées particulières et parfois trop prédominantes. Sans doute alors certaines lectures peuvent exciter ou caresser des faiblesses ou des penchants que l'ordre social et la vertu réprouvent; mais cela n'arrive qu'au plus petit nombre: ce n'est pas le cas des romans que les journaux publient, on ne les supporterait pas. Sans doute quelques jeunes personnes parviennent, à l'insu de leurs parents, à se procurer des livres licencieux; mais cela est rare, et celles

qui le font sont déjà malades ou infirmes ; car nous regardons comme une infirmité toute disposition organique qui s'éloigne notablement de l'ordre général.

A notre avis c'est bien mal juger les femmes de notre temps et de nos pays civilisés, c'est prendre bien mal à propos l'exception pour la règle, que de supposer qu'en fait de littérature, elles soient toujours disposées à se laisser séduire par ce qui fait la *cour aux sens et à l'imagination au lieu de parler à l'âme.*

Dans le jeune âge, quelques mots, quelques regards, exercent plus d'influence sur cette imagination que tous les livres ; la nature le veut ainsi. Mais cet âge dure peu, il ne forme pas un quart de la vie, et les bonnes dispositions morales ne s'effacent jamais entièrement.

Toutefois ce quart de la vie que l'on appelle le bel âge des femmes, cette époque fugitive pendant laquelle il ne leur est permis de se montrer que sous les rapports les plus séduisants mais aussi les plus frivoles ; ce bel âge pendant lequel on leur prodigue la flatterie et l'adulation, au profit des illusions et des caprices, sans que personne le désapprouve, n'est-il pas, pour beaucoup d'entre elles, un temps de privations et de combats? Quelques-unes n'ont-elles pas à lutter contre des désirs, des penchants, que l'organisation fait naître et que la nature sollicite? à se garantir de piéges, à déjouer des tentatives de séduction, enfin à se tenir incessamment en garde contre autrui et contre elles-mêmes? Ne faut-il pas pour tout cela de la vertu ? c'est-à-dire du courage et de la force. Et s'il arrive que cette vertu chancelle ou succombe, de quoi faut-il s'étonner, sinon de ce que le nombre des chutes ne soit pas plus grand? Que ces chutes prêtent quelquefois au badinage, à la raillerie ; soit, la prétention à la résistance et à la force d'un côté, de l'autre la faiblesse qui succombe ont toujours quelque chose de plaisant et d'imprévu ; mais que l'on pardonne et que l'on soit juste envers celles qui n'ont pas entièrement perdu l'estime, et qui, sous beaucoup d'autres rapports, peuvent la mériter encore. Est-il besoin de dire que, dans notre état de civilisation, les femmes

resteraient vertueuses si elles n'avaient à combattre que l'influence d'une littérature énervante et les séductions de la lecture de romans à quatre sous la livraison?

Nous avons dit en commençant que le médecin s'occupe de l'homme avant sa naissance et jusqu'après sa mort ; c'est le beau côté de son rôle lorsqu'il sait le remplir ; mais qu'est-ce que ce rôle, quelque honorable qu'il soit, comparé à celui d'une mère de famille? Cet amour maternel que la nature a mis sous la forme d'instinct chez tous les animaux, mais qui chez la femme s'élève jusqu'à l'intelligence et ne s'efface jamais, ne fait-il pas la base de toutes ses espérances, de toutes ses idées de bonheur à venir ! ainsi l'amour maternel succède à l'amour filial. Que devons-nous penser d'un être dont toute la vie s'anime de pareils sentiments? N'y a-t-il pas là de quoi effacer bien des faiblesses ?

Les anciens, qui nous ont donné des modèles dans tous les genres de littérature, le roman excepté, n'avaient pas pour la femme cette estime, ce respect et cette affection qui lui sont dus. Ils ne comprenaient l'amitié qu'entre des individus de même sexe ; ils ne savaient pas combien ces liaisons, auxquelles la passion n'a plus de part, sont durables, sincères et délicates. Dans leur philosophie toute de spéculation et presque sans rapport avec l'ordre naturel, dans leur morale sévère et trop limitée, ils n'avaient pas aperçu combien le cœur d'une femme, ce foyer de tendres affections, d'abord toutes au profit de notre jeune âge, conserve encore de chaleur et d'expansion pour notre vieillesse, cette dernière et pénible enfance.

Lorsque Juvénal écrivait ce premier vers d'une satire célèbre :

Credo pudicitiam Saturno rege moratam (1),

il avait probablement oublié sa mère.

(1) « Je crois que la pudeur a disparu avec le règne de Saturne. » (Juvénal, sat. VI, v. 1.)

Catulle, Tibulle, et Horace lui-même, dans le monstrueux mélange de leurs goûts et de leurs passions, n'ont jamais su bien comprendre ce que valent les jouissances délicates de l'esprit et du cœur.

Que penser d'un siècle et d'un pays où l'on publiait, avec l'approbation générale, la seconde églogue de Virgile et la satire de Pétrone?

Décidément nous et notre temps valons mieux que cela, car ceux qui ont composé des ouvrages de cette nature comptèrent non-seulement sur l'impunité, mais sur l'assentiment de leurs contemporains. Mais aujourd'hui on ne trouverait pas de termes assez forts pour leur témoigner le mépris, pas de mesures trop sévères pour les réprouver et les proscrire.

Cependant il est dans la nécessité de l'espèce humaine de chercher à tout apprendre et de vouloir tout connaître. Comment l'homme pourrait-il exercer ce qu'il a de libre arbitre s'il ne savait rien du présent, du passé et de l'avenir ? si les faits, les actes et les pensées modifiés à l'infini qui composent le cours de sa vie, lui étaient toujours inconnus ? Il faut donc qu'il apprenne et qu'il sache pour comparer, juger, raisonner, réfléchir, vouloir, se souvenir et prévoir. Il faut qu'il sache pour poser des principes, former des méthodes et atteindre le but à coup sûr. Il est bon, dit Descartes, « d'avoir examiné toutes choses même les plus superstitieuses et les plus fausses afin de connaître leur juste valeur (1). »

On l'a dit ailleurs (2) : « Tout est dans le savoir. Qui sait tout, prévoit tout, et peut tout. Mais Dieu seul est la providence, la puissance et l'intelligence suprêmes. »

Pour nous, faibles créatures, notre rôle est de voir, d'observer, d'apprendre, puisque, avec toutes ses jouissances, ses désirs, ses déceptions, ses misères, c'est en cela que la vie se résume.

(1) *Discours sur les méthodes*, 1re partie.

(2) *Analyse physiologique de l'entendement humain*, p. 256. Paris, J.-B. Baillière, 1843.

Quant à la question dont il s'agit, l'expérience est toute faite, et l'on peut en constater le résultat par la question suivante, que nous adressons à M. Delenda comme à beaucoup d'autres : l'imprimerie, en donnant les moyens de multiplier les pensées sous toutes leurs formes et les romans dans tous les genres, a-t-elle endurci notre caractère, porté la cruauté dans nos âmes, plus que ne l'avaient fait la barbarie, le fanatisme et l'ignorance ?

Où sont les bûchers, les roues, les innombrables instruments de torture? Où sont aujourd'hui, parmi les nations civilisées, les hommes, quelque élevés qu'ils soient dans l'ordre social, qui pourraient, à leur gré, disposer des biens, de l'honneur, de la vie du plus faible de leurs semblables ? Les plus hardis, les plus démoralisés, ne l'oseraient pas ; ils braveraient la loi plutôt que d'encourir la déconsidération, le mépris ou la haine, qui se rattache à celui qui agit contre les mœurs, les coutumes et les idées de son pays et de son époque. Eh ! d'où viennent ces idées? Du mouvement intellectuel qui, bon gré, mal gré, s'opère incessamment et partout. Le bien et le mal se partagent le monde, on veut avec raison combattre ce dernier, et l'on peut y parvenir sous bien des rapports. Toutefois, c'est une tâche difficile ; nous sommes loin de frapper toujours juste et à propos, mais qu'on se rassure, si quelque chose doit prévaloir partout et toujours, c'est le progrès, c'est la lumière, c'est la vérité : tout conduit à la science, et encore une fois, tout est dans le savoir.

Nous ne parlerons pas de l'enfance de l'esprit humain, mais de sa jeunesse, représentée par les mœurs, la religion et la philosophie grecques; tout alors se rapportait aux actes de l'imagination. Le sentiment exquis de la littérature et des beaux-arts, quelques habitudes élégantes, une théogonie pleine de séductions et de charmes dans ses développements et dans ses applications allégoriques, mais fausse dans ses bases, nous représente ce jeune âge où tout s'embellit par le sentiment du bien-être, par la brillante abondance des pensées, par la force qui s'accroît et par l'espérance.

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît. Connais-toi toi-même : étaient les deux points sur lesquels s'appuyait presque exclusivement la morale. Mais, plus tard, un troisième principe, entrevu déjà par Aristote, cet admirable précepte humanitaire : *Aime ton prochain comme toi-même*, vint affermir la philosophie et modifier le sentiment religieux. Heureux, si les faiblesses et les passions humaines n'en avaient pas si souvent altéré le sens et faussé les applications !

Mais aujourd'hui, le temps approche, il faut le croire, où moins affermis peut-être, par le raisonnement et la vertu, qu'éclairés par nos erreurs et par nos fautes, nous parviendrons, à l'aide des sciences physiques et naturelles, à poser solidement les bases de la philosophie, à les généraliser, et à conduire l'esprit humain vers cette maturité que doivent atteindre tous les actes de la nature.

Arriverons-nous jamais à la perfection ? Non ! tant qu'il y aura de la chair sur des os ; mais nous pourrons sans doute, et nous y sommes préparés, fonder notre philosophie, non-seulement sur les nécessités sociales et sur le sentiment des devoirs, mais aussi sur l'observation de ces phénomènes prodigieux qui nous entourent de toutes parts ; qui laissent toutes nos industries à une incommensurable distance ; qui ne frappent pas les entendements incultes, mais qui déjà font l'admiration profonde et raisonnée des esprits les plus avancés.

Quelles jouissances littéraires légitimes et regrettables aurons-nous perdues ? N'aurons-nous pas le meilleur des livres, le grand livre de la nature ? Ce trésor inépuisable, et toujours ouvert, de science et de vérités, ne suffira-t-il pas pour satisfaire notre curiosité incessante, et pour éloigner autant que possible notre attention de sujets que le bon sens, la morale, la religion, la philosophie et l'hygiène désavouent ?

Messieurs, tout en reconnaissant les bonnes intentions de M. Delenda, et la valeur des opinions des savants, nos contemporains, que nous avons cités, nous croyons devoir répondre avec toute assurance, que rien de ce qui touche à

l'hygiène et à l'étiologie, en général, n'a jamais cessé de fixer notre attention et nos regards. Que si la société ne met pas à la disposition des médecins les moyens de s'opposer à des publications dangereuses sous des rapports que seuls ils peuvent bien connaître et signaler, ils n'ont pourtant jamais négligé d'en tenir compte dans leurs écrits sur les affections nerveuses et sur les maladies mentales; que personne au même degré, avec autant d'expérience et de moyens d'observation, n'a le droit de proclamer l'influence réciproque du moral sur le physique dans la production des maladies ; que sous ce point de vue, comme sous beaucoup d'autres, l'humanité n'a pas de défenseurs plus anciens, plus attentifs et plus éclairés.

Considérons maintenant cette question d'une manière plus générale encore.

Placé, dans ce monde, au milieu de tous les mouvements, de tous les actes, de tous les faits, suivant les lieux, les climats, et les degrés divers de civilisation, l'homme par son organisation, l'activité et la perfectibilité de son intelligence, est fait pour tout apprendre, tout connaître, et pour user de tout ce que ses instincts, ses goûts, sa raison et ses passions mettent à sa disposition.

Rien n'est absolument bon ni mauvais ; le choix et l'usage donnent à chaque chose sa valeur, ses avantages et ses inconvénients ou ses dangers. Dans ce mouvement universel, soit au physique, soit au moral, tout ce qui est de la nature humaine, et tout ce qui est possible s'est fait, se fait on se fera ; a été dit ou écrit, se dit ou se dira.

Parmi tous ces mouvements, ceux de l'intelligence sont les plus variés et les plus nombreux, car, même pendant le sommeil, il est rare que l'esprit se repose.

La plupart de nos pensées, fondées sur la mémoire et sur des prévisions incertaines, nous font en quelque sorte exister dans un monde imaginaire, car le présent fuit avec une telle rapidité que l'on peut dire que la majeure partie de notre existence morale repose sur le passé et sur l'avenir.

Le présent nous échappe incessamment, non-seulement

par sa transition rapide, mais aussi parce qu'aucun instant ne ressemble *absolument* à celui qui précède, tandis que le souvenir ne se rapporte qu'à des faits accomplis, qui dès lors ne peuvent pas changer, et que la prévoyance est le produit d'un travail intellectuel qui provient de nous-mêmes et dont nous pouvons longtemps disposer par anticipation. Ce n'est donc pas sans quelque raison que l'on compare la vie à un songe.

Dans cet état où l'imagination joue un si grand rôle, c'est l'action des sens, c'est le bon sens et la raison qui ramènent au sentiment de la réalité. C'est alors que, sous l'empire de nos dispositions natives et organiques, suivant notre âge et nos passions, nous pouvons choisir parmi les innombrables objets qui nous entourent et nous sollicitent, ceux qui doivent appeler nos préférences.

Parmi ces dispositions des organisations et des choses, il faut toujours mettre en première ligne les faits et les actes positifs, car si ce qui provient de l'imagination s'élève quelquefois jusqu'à la prédominance, si l'on peut dire avec notre fabuliste :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges (1).

Cet état n'est que transitoire, la vérité reviendra toujours.

Cependant la lecture, comme tout ce qui alimente cette imagination, doit être surveillée et convenablement dirigée, mais sans lui supposer cette extrême et périlleuse importance qu'y attache M. Delenda, parce qu'il en est des appétits de l'esprit comme de ceux du corps ; ils varient suivant les individus, les instincts et les âges ; ils augmentent par la privation et s'éteignent par la jouissance, ou même par les seuls changements que le temps apporte dans nos dispositions physiques et morales, ainsi qu'en toutes choses. Il est des carac-

(1) Liv. IX, p. 6.

tères que les lectures sentimentales ne touchent guère, que les idées licencieuses n'émeuvent pas, et qui reviennent incessamment et d'eux-mêmes à des lectures sérieuses et utiles. D'autres offrent des dispositions contraires.

Les premiers seront rappelés à la raison par l'influence des moyens les plus naturels et les plus simples.

Les autres réclament les secours les plus actifs et les plus intelligents.

Sous le rapport de la morale et des devoirs sociaux, ces secours sont du domaine de la religion et de la philosophie.

Sous le rapport de l'hygiène, ils sont du ressort de la médecine.

Mais les médecins, tout en signalant dans leurs ouvrages l'influence de certaines lectures sur la production des maladies nerveuses et mentales, ont observé que la source de ces affections est en premier lieu dans le tempérament et dans les émotions qui troublent fortement ou d'une manière trop constante, trop prolongée, le cours de la vie, bien plus que dans les exercices ordinaires de l'intelligence et de l'imagination.

Ceci posé, faut-il, avec M. Delenda et les autorités très respectables sur lesquelles il s'appuie, admettre qu'il existe une littérature énervante *tour à tour grossière et raffinée, qui se complaît dans la peinture des misères de la nature humaine ?* Nous ne le pensons pas. Les romans sont des travaux d'imagination ; ils parlent à l'intelligence de toutes les manières et sur tous les points ; ils peignent, sous la forme de fictions, ce qui nous occupe tous les jours en réalité. Ce qu'ils contiennent de bon et de mauvais n'agit, comme toute autre chose, que suivant les dispositions individuelles. L'accusation portée contre ce genre de littérature, quelque juste qu'elle soit sous certains rapports, ne s'applique qu'à la moindre partie ; et encore cette partie exceptionnelle n'est-elle vraiment dangereuse que pour des individus disposés à subir son influence, et ceux-là trouveront toujours abondamment et réellement dans les actes de la vie, dans les rapprochements

sociaux, les moyens de stimuler leurs penchants vicieux, d'alimenter leurs passions et de les satisfaire.

Avertissons. Signalons les mauvaises lectures, mais n'oublions pas que des contes ont charmé notre enfance, que plus tard des illusions, des préjugés, de fausses prévisions nous obsèdent, et que l'on peut nous amuser et nous intéresser à tout âge avec des fictions ou par la peinture des vicissitudes de la vie humaine.

> Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terrâ, magnum alterius spectare laborem :
> Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
> Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est (1).
>
> LUCRÈCE, liv. II.

D'après ces considérations, il nous semble :

1° Que les mouvements intellectuels, insaisissables par tout autre moyen que par la pensée, sont, suivant l'usage qu'il sait en faire, ce que l'homme a de plus libre, de plus précieux, de plus utile et aussi de plus pernicieux.

2° Que, malgré les dangers incontestables des mauvaises publications, l'expérience acquise, depuis des siècles, prouve que les exercices de l'esprit sur tous les sujets sont évidemment favorables aux progrès de l'intelligence et de la civilisation ; à l'amélioration des rapports sociaux et des mœurs ; rappellent l'homme au sentiment de sa dignité, de ses droits et de ses devoirs ; développent et justifient l'instinct et les principes religieux qui servent de base à la morale, à nos dernières consolations, à notre dernière espérance.

3° Que dans l'immense variété des mouvements intellectuels, il y a des choix à faire, mais que l'influence de l'époque, du caractère individuel, du sexe, de l'âge et des vicissitudes de la vie, se fera toujours sentir en premier lieu : toutefois,

(1) On aime à contempler du rivage les flots soulevés par les vents, et les efforts de l'homme contre la tempête ; non que l'aspect du mal d'autrui soit pour nous une jouissance, mais parce qu'un certain bien-être se rattache à la vue des maux dont nous sommes à l'abri.

sans arrêter constamment le progrès et les aspirations de la pensée ou de l'âme, qui, par sa nature, tendra toujours, en *définitive*, vers le vrai, le beau et le bien.

4° Que l'on doit signaler des tendances intellectuelles, des paradoxes dangereux pour l'ordre social, les mœurs et la santé, mais que l'on ne peut proscrire, d'*une manière absolue*, aucune littérature, ni en général rien de ce qui, en exerçant la pensée, tend à développer l'intelligence. Si quelque chose peut soutenir et faire aimer la vertu, c'est le tableau du vice et de ses conséquences.

5° Que les avantages et les dangers de la lecture sont relatifs aux dispositions physiques et morales du lecteur, autant et plus qu'à la nature du sujet qui appelle son attention.

6° Que, dès lors, il est dans les attributions, et du devoir du médecin, d'indiquer aux chefs de famille le genre de lecture qu'il faut permettre, et celui qu'il faut repousser, suivant le caractère et les dispositions particulières des individus.

7° Que sous ces rapports divers, la question dont il s'agit, proposée par M. Delenda, et soutenue par les hommes éminents qu'il a cités, est beaucoup plus importante et plus médicale qu'on aurait pu le croire au premier aperçu.

8° Que sans avoir reçu aucune mission spéciale à cet égard, les médecins n'ont jamais manqué à ce que réclamaient de leur savoir et de leur expérience l'hygiène et la morale.

En conséquence, messieurs, nous avons l'honneur de vous proposer le dépôt du mémoire de M. Delenda aux archives, et des remercîments à l'auteur.

— Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées par l'Académie.